

Représentations de la communication dans les récits de voyages à Chypre aux XVII^e et XVIII^e siècles

Antoine Eche

Mount Royal University

Sous domination ottomane depuis 1571, l'île de Chypre au XVIII^e siècle appartient à un monde islamique « voisin, étrange et familier à la fois [et] perçu comme potentiellement menaçant » (Thomson 1).¹ Non sans ambigüités, Chypre, par sa dimension mythologique et sa position charnière en Méditerranée,² semble susciter un certain intérêt littéraire en Europe. Depuis au moins Ronsard et son *Vœu à Vénus pour garder Cypre* [sic] *de l'armée du Turc*, en passant par *L'amant généreux* de Cervantès, *Othello* de Shakespeare, *Zaïde* de Madame de Lafayette et le neuvième chant de *La Henriade* de Voltaire, Chypre occupe une place dans l'imaginaire européen des hommes de lettres et, par conséquent, du lectorat (Karageorghis).

Si l'ancien royaume Lusignan figure sur la route vénitienne du pèlerinage à Jérusalem (Yerasimos 70-71), il ressemble cependant plus à une étape forcée qu'à une destination de choix ou de rêve, comme le souligne l'auteur anonyme du *Pèlerin véritable* :

Cette île de Chypre à dire vérité n'était pas notre plus droit chemin pour aller en Constantinople, mais comme dans notre vaisseau il y avait des marchands chypriotes avec leur marchandise qu'il fallait mettre à terre, et aussi que notre Rays y avait des affaires, cela nous obligea d'entrer dedans et prendre port à Limassol, une des principales villes d'icelle pour le commerce et trafic. (445)³

Une scène semblable se déroule pour le voyageur et commerçant Jean-Baptiste Tavernier (1605-89) lors de son second voyage où, sur la route de Marseille à Alexandrette, le bateau fait escale pendant deux jours à Larnaca pour laisser le temps au capitaine de savoir s'il y aura un chargement à récupérer à son retour (Tavernier 139-40). La visite de l'île replace alors voyageur et lecteur dans la réalité des contingences du voyage, ce que la fiction confirme dans *Les voyages de Cyrus* (1727) de l'Écossais

¹ Sur Chypre pendant la période ottomane, voir l'ouvrage collectif récent *Ottoman Cyprus* (Michael, Kappler et Gavriel) ainsi que l'ouvrage de Ronald C. Jennings, *Christians and Muslims in Ottoman Cyprus and the Mediterranean World, 1571-1640*.

² Comme le souligne Voltaire à l'incipit du neuvième chant de *La Henriade* : « Sur les bords fortunés de l'antique Idalie, / Lieux où finit l'Europe et commence l'Asie . . . » (227).

³ Sur le respect de l'itinéraire par les pèlerins (et donc de l'étape chypriote) et son influence sur la composition du texte, voir l'ouvrage de Frédéric Tinguely, *L'écriture du Levant à la Renaissance* (34-36).

J'ai modernisé la graphie pour les citations du *Pèlerin véritable*, Beauvau, Le Brun, Lucas, Tollot, Volney et le *Dictionnaire de l'Académie française*.

francophone et francophile Andrew Ramsay où le personnage principal, Cyrus, n'aborde l'île que poussé par des vents contraires.

Pour ceux donc qui accostent, les conditions ne sont pas *a priori* favorables au développement d'un échange communicatif substantiel alors que toute halte forcée est vécue comme un obstacle au déroulement du voyage. Le voyageur de l'Ancien Régime, de manière sans doute fort compréhensible, recherche l'efficace du transport pour écourter le trajet. On peut, bien sûr, ne voyager que par voie terrestre dans cette partie du monde. Mais la navigation, même si elle est loin d'être aisée, tempêtes soudaines et corsaires étant monnaie courante en Méditerranée, assure au voyageur un gain de temps non négligeable et s'avère plus économique. Pour ceux qui font le voyage aux Indes orientales,

... la route par terre part de Toulon ou de Marseille. De là, on s'embarque pour Constantinople, pour une des échelles du Levant (Smyrne ou Alexandrette par exemple), ou encore pour un des ports égyptiens, comme Alexandrie ou Rosette (Rashid). Des escales à Malte, à Chypre ou dans une autre île grecque sont à prévoir, ainsi que des rencontres avec des corsaires barbaresques ou européens. Ce premier trajet méditerranéen peut durer facilement, escales comprises, entre quatre et six mois, surtout l'hiver. (Van der Cruysse 49).

À cette difficulté matérielle, il faut ajouter que, du point de vue de l'histoire littéraire, la représentation de l'Autre dans le voyage en Orient, en tant qu'interlocuteur⁴ du voyageur, n'apparaîtra véritablement qu'au XIX^e siècle, et ce dans un genre établi (Moussa, *La relation orientale* 7). Dans les textes, le sujet impersonnel de l'Ancien Régime reste, semble-t-il, muet face à l'Autre, tandis que l'émergence du moi romantique favorisera la reconnaissance de l'altérité (8).

Autre obstacle, et non des moindres : la connaissance des langues orientales n'est pas vécue comme une obligation par le voyageur. Si au XVII^e siècle, les voyageurs Jean Chardin (1643-1713) et Jean Thévenot (1633-67) apprennent en cours de route et font exception par leur maîtrise linguistique (Van der Cruysse 416-18), la majorité fait appel aux services des guides-interprètes ou drogman,⁵ principalement dépendants d'une présence consulaire. L'implantation d'un premier consulat français à Larnaca en 1676 semble favoriser le développement des échanges sur place (Duteil-Loizidou). La communication verbale paraît donc fortement médiatisée, au point qu'il a pu être observé que le guide-interprète ne « contribue souvent qu'à brouiller les signes » (Moussa, *La relation orientale* 9).⁶ La question se pose alors de savoir s'il peut y avoir communication directe (ou plutôt représentation de la communication) dans des relations de voyages en Orient avant le XIX^e siècle. La question paraît d'autant plus légitime que la parole est donnée aux Turcs et aux Chypriotes dans la fiction. Le caractère contraint de cette halte insulaire, donnant lieu néanmoins à une description, conduit-il nécessairement à passer sous silence d'éventuels échanges ? À une période où

⁴ Pour éviter des lourdeurs de répétition, nous utilisons *interlocuteur* au même titre que *co-énonciateur*.

⁵ Et ce même au XIX^e siècle en dépit de la vogue orientaliste. Si cette profession se voit encadrée par Colbert dès 1669 avec la création de l'École des Jeunes de Langues et connaît une nouvelle impulsion dès 1721, il faut noter que d'autres guides peuvent être déjà sur place et sont donc disponibles. Ainsi, en 1675, le médecin lyonnais Jacob Spon visite Constantinople avec l'aide du drogman des Anglais (Spon 242).

⁶ Voir le chapitre « L'invention du drogman » (13-26) dans l'ouvrage de Sarga Moussa, *La relation orientale : Enquête sur la communication dans les récits de voyages en Orient (1811-1861)*.

une « première vulgate orientale » (Berchet 3)⁷ se développe, le contact avec le Chypriote et l'occupant turc est-il mis en scène ou même envisagé ?

Le degré zéro de la communication

Il faut partir ici d'une évidence : il faut être au moins deux pour communiquer, et il faut que l'autre l'accepte. Les définitions des dictionnaires des XVII^e et XVIII^e siècles sous-tendent l'acceptation tacite de l'autre à l'échange, au discours, sinon pas de « commerce ».⁸ Le récit, en tant qu'imprimé, constitue l'une des formes de la communication en tant que circulation intellectuelle, au même titre que la lettre restée confidentielle ou la discussion publique. Il présuppose un lectorat, et cette situation d'énonciation⁹ établit ce que l'on peut considérer être le degré zéro de la communication du voyage tant par son caractère inéluctable et minimal (il faut bien un lecteur) que par son autonomie au sein de l'économie textuelle. C'est dans ce cadre que s'inscrit la représentation éventuelle des situations d'énonciations inscrites dans le voyage, sachant que dans les récits considérés, l'expérience de la communication directe avec *l'Autre du voyage*¹⁰ paraît secondaire quand elle n'est pas absente. Si l'on veut bien accorder au voyageur le bénéfice du doute, et mettre entre parenthèses la duplicité de la figure tutélaire du divin Mercure, sous laquelle sont rangés voleurs et voyageurs, c'est peut-être parce que la rencontre n'a pas eu lieu. Ainsi, certains parlent de l'île à distance, sans que le lecteur ne sache s'ils y ont posé le pied ou non. C'est le cas de Henry de Beauvau, seigneur lorrain, qui, au début du XVII^e siècle, livre un portrait de Chypre sans que dans le récit ne soit fait mention d'un quelconque séjour. Arrivant vers Paphos, Beauvau écrit :

Suivant la côte nous passâmes le Capo Bianco ainsi nommé à cause de sa blancheur, et puis le Capo delle Gatte, qui est la pointe d'une très belle et riche plaine fort avancée dans la mer, qui a été ainsi surnommée à cause de certains chats de l'abbaye de Saint Nicolas qui est là auprès *qu'on dit* avoir été dressés à prendre des serpents dont [il] y avait bon nombre à l'entour et étaient si bien instruits qu'ils retournaient au son d'une cloche. À cette heure il n'y en a plus. Mais dans la dite église se tiennent des *Caloyeres* ou moines grecs. De ce lieu nous tirâmes à Limassol, où il y a une petite forteresse et forts bons pays à l'entour. (90 ; je souligne)

Ce bref passage suffit à exposer l'absence de *l'Autre du voyage* au profit du destinataire du récit. Dépassant le cadre du discours rapporté (« on dit »), le voyageur affirme un nouvel état de choses ne reposant que sur sa seule parole. Aucun recours à un témoignage extérieur, comme c'est souvent le cas. Il faut supposer que Beauvau se soit rendu sur place pour constater de visu cette nouvelle réalité, ce qui ne demande ni n'implique de communiquer avec la population îlienne. Le caractère extrêmement réduit de ses observations sur les aspects contemporains de l'île s'oppose à ce qu'il

⁷ Dirk Van der Cruysse synthétise cet engouement en trois catégories : enseignement des langues, traduction avec les *Mille et une nuits* (1704) par Antoine Galland, et édition avec la *Bibliothèque orientale, ou Dictionnaire universel contenant généralement tout ce qui regarde la connaissance des peuples de l'Orient* de Barthélémy d'Herbelot de Molainville, complétée par Antoine Galland en 1697 (421).

⁸ Un des sens du mot « communication » dans le *Dictionnaire de l'Académie française* (218).

⁹ On a ainsi pu représenter cette interaction selon le schéma bien connu de la communication de Roman Jakobson (Gannier 49-50). Il nous semble cependant plus pertinent de parler, avec Dominique Maingueneau, d'une situation d'énonciation, accompagnée d'un contexte de production faisant référence à l'écrivain et d'une scène d'énonciation faisant référence à l'auteur (10-11).

¹⁰ Qui implique une distinction avec *l'Autre du récit*.

donne à voir par l'histoire et la mémoire de cette partie de la Méditerranée. Le même phénomène est à l'œuvre dans le récit du *Pèlerin véritable*, où l'auteur anonyme, bien qu'ayant accosté à Limassol (445), ne fait état d'aucun échange verbal avec la population locale. Le seul co-énonciateur mentionné est, comme chez Beauvau, indéterminé. Ainsi, évoquant l'abondance en gibier des environs de Larnaka, le pèlerin décrit « certains petits oiseaux à peu près de la grandeur des tourneaux *qu'on me dit* n'avoir point dos en tout, qui volent en ces terres en si grande abondance que le ciel en est tout noirci » (449 ; je souligne). Mis à part un portrait rapide de Limassol (qui ressemble plutôt à une vue de la ville à partir du quai) et à de brèves évocations de Paphos, Larnaka et Famagouste, l'auteur consacre l'essentiel de la mise en texte de l'île à l'histoire de sa toponymie, son histoire récente et à la mythologie tant païenne que chrétienne. Sa description s'achève d'ailleurs sur un rappel des événements de 1571 et de la cruauté des Turcs à l'égard du gouverneur Bragadino, écorché vif par le bacha Mustapha (*Le pèlerin véritable* 452).¹¹ En effet, l'abandon de l'île aux Ottomans (Blondy 85-86) est encore dans tous les esprits, au point qu'il n'est pas nécessaire de se rendre à Chypre pour l'évoquer : dans sa *Relation d'un voyage du Levant* publiée en 1717, Pitton de Tournefort ne peut éviter de faire allusion par deux fois au siège de la ville de Famagouste par les Turcs en 1572 tandis qu'il met en scène l'histoire d'autres lieux méditerranéens traversés (36, 363). Il en est de même pour le destin tragique de la reine Catherine Cornaro qui perd son royaume en 1489 au profit de la république vénitienne après avoir subi un coup d'état et de nombreuses manœuvres politiciennes (Blondy 79-81).¹² À l'articulation des XVII^e et XVIII^e siècles, l'actualité de l'histoire tragique de l'île semble ainsi bénéficier de la parution en 1696 de la traduction en français de *L'Histoire de la guerre de Chypre* de Antonio Maria Graziani qui fait directement référence à cette période. Il faut également y ajouter la publication en 1703 de la traduction en français de la *Description exacte des îles de l'archipel* du géographe Olfert Dapper qui contient une soixantaine de pages consacrées à l'histoire et à la géographie de Chypre.

Dans ce lieu carrefour des civilisations, les mythologies et l'histoire se croisent et s'assemblent en un voile qui recouvre une île au point d'en altérer l'observation directe ou l'autopsie (Dornier). Dans le cas de Beauvau, la prosaïque description des productions agricoles et des ressources naturelles ne suffit pas à montrer la contemporanéité de l'île. En effet, la grande majorité des informations rapportées n'est pas neuve et figure déjà dans de nombreux textes (de voyages ou non) constituant un discours antérieur participant du « régime de véridiction »¹³ auquel le texte est soumis. L'inventaire du voyage correspond alors à une attente reposant sur un savoir qui lui est préexistant et qui va entraîner l'adhésion du lectorat. Beauvau et le pèlerin anonyme communiquent ici avec leurs lecteurs par le biais d'une mémoire culturelle (Assmann) et non pas tant sur ce qu'ils ont pu observer. C'est dans ce sens que l'on a pu parler de la « cécité » du voyageur en Grèce :

Combien de voyageurs de l'Âge classique ne voient la Grèce qu'à travers leurs lectures et ignorent totalement la Grèce moderne ! Les archéologues voyagent les yeux plongés dans une édition de Pausanias ou d'un autre historien antique ; la vision directe,

¹¹ Séjournant à Chypre en 1745, le futur consul anglais à Alep, Alexander Drummond (?-1769), consacre deux pages à cet événement (134-36).

¹² Drummond y fait brièvement allusion (71).

¹³ Selon Michel Foucault, il s'agit de « l'ensemble des règles qui permettent, à propos d'un discours donné, de fixer quels sont les énoncés qui pourront y être caractérisés comme vrais ou faux » (37).

l'autopsie, ne leur apporte rien d'autre qu'une nouvelle sacralisation de l'écrit ; leur relation est à proprement parler une reformulation du même, une écriture palimpseste. (Moureau 20)

À Chypre, cette cécité relève toutefois plus d'une commodité que d'un goût prononcé pour la littérature antérieure. En effet, les voyageurs, assujettis à cette halte forcée et à un temps de séjour souvent bref, en sont principalement réduits à explorer la côte au sud de l'île, de Paphos à Famagouste. Mis à part le Hollandais Corneille Le Brun (1652-1727) qui voulait visiter l'île¹⁴ et l'Anglais Drummond, tous les voyageurs cités ici ont vécu cette escale comme un frein à leurs véritables destinations, exprimant ainsi la tension liée au but du voyage.

Plus tard dans le siècle, l'idéologue Constantin-François Chassebœuf, comte de Volney (1757-1820), évoquera très brièvement l'île sans pourtant mentionner une quelconque visite. La pauvreté apparente des réflexions de l'idéologue ne doit cependant pas conduire à une lecture trop rapide. Tout comme dans le cas de Beauvau, il y a bien communication au lecteur d'une *matière méditerranéenne*, mais cette-fois *in absentia*. En comparant d'autres régions méditerranéennes, se trouvent stigmatisés l'influence néfaste du vent du sud, les effluves nauséabonds des eaux stagnantes et l'allure désolée de Chypre : « Entre Alexandrette et l'Oronte, les sapins, les mélèzes, les chênes, les buis, les lauriers, les ifs et les myrtes qui les couvrent, leur donnent un air de vie qui déride le voyageur attristé de la nudité de Chypre » (Volney 263). Ce bref commentaire est loin d'être anodin. D'une part l'évocation de la désolation fait référence au schème de la critique du despotisme turc (Thomson 4). D'autre part, tout en pointant du doigt l'aridité de l'île, la métaphore permet à Volney de déclencher un imaginaire îlien associant le corps à la fertilité et à la sensualité, ce qui ne serait être anodin pour le lieu concerné. Aphrodite ne sortira pourtant pas des eaux : car tout en activant le souvenir de la déesse, le voyageur l'évacue dans le même mouvement. Il y a désaccord entre l'île et son passé mythologique, entre le lieu et son imaginaire. Mais aussi, au-delà d'une déploration du présent, les deux lignes de Volney expriment une question fondamentale du genre pérégrin, à savoir celle du rapport vécu et entretenu par les scripteurs de voyages entre l'écriture du réel, la mémoire et l'imaginaire des lieux traversés et atteints. Homme d'une époque et d'une société, le voyageur des XVII^e et XVIII^e siècles ne peut imaginer (« se représenter dans son esprit »¹⁵) Chypre qu'à partir d'un matériau à disposition : une mémoire du lieu ou une « mémoire du voyage » (Roche 142). C'est là le référent¹⁶ du degré zéro de la communication dans le voyage européen¹⁷ dont on peut trouver un avatar idéologique dans les cartes de Chypre au XVII^e siècle (Eche 99-102).

Aussi bien chez Beauvau, que chez le pèlerin anonyme et chez Volney, la situation de communication repose, pour l'un de ses termes, sur un autre culturellement identifié.

¹⁴ « Après que j'eus demeuré environ onze mois à Alep je formai le dessein d'aller à Chypre ... » (Le Brun 371).

¹⁵ « Imaginer », *Dictionnaire de l'Académie française* (598).

¹⁶ Pour reprendre les termes appliqués par Odile Gannier à cette situation.

¹⁷ Qu'il faut distinguer des voyages extra-européens dans la mesure où les voyages sur le vieux continent sont marqués par la complicité des voyageurs avec leur histoire dans une relation permanente et directe avec les sources de leurs propres cultures. Il est inutile de rappeler ici les implications culturelles du voyage d'Italie au XVII^e et XVIII^e siècle, ainsi que celles du voyage en Grèce dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Comme le résume Bertrand Westphal, « [*p*]eu d'espaces humains sont vierges de littérature, aucun lieu méditerranéen ne l'est » (9 ; italiques dans l'original).

Ressortant du même environnement culturel, il assure ainsi le lien, gage du partage de l'objet de la communication et d'une identité commune.¹⁸ L'implicite de Volney montre qu'il suppose que son lecteur est aussi lettré que lui. Destinataire du message, l'Autre du récit est finalement le Même.

L'Autre du voyage : un interlocuteur fantôme ?

Au niveau interne, l'Autre du voyage est celui à qui le voyageur s'adresse directement lors d'une rencontre. Sur la base des textes consultés pour cette étude, on peut esquisser une brève typologie des interlocuteurs îliens : tout d'abord le consul, passage obligé du voyageur européen, ensuite les guides locaux, les hôtes, les marchands européens, les Turcs et le Pacha.¹⁹ L'appréciation de la communication entre le voyageur et ces personnes est en fait difficile à cerner.

Certains auteurs, bien qu'admettant avoir rencontré, côtoyé et discuté avec l'Autre du voyage, ne reproduisent pas de scène dialoguée. Le Brun rapporte ainsi son entrevue avec le consul à Larnaca sur le mode du discours indirect :

... je m'en allai à Larnica ou Larnacho qui est environ un mille avant dans le pays. Là j'allais incontinent au logis de Balthazar Servan, consul de la Nation française, et qui exerce aussi la même charge pour les Anglais et pour les Hollandais. Comme j'avais de bonnes recommandations auprès de lui, j'en reçus les mêmes civilités que j'avais reçues de tous ceux de ce caractère dans les autres lieux où j'avais été, et il m'offrit toute sorte d'assistance pour favoriser la curiosité qui m'avait fait entreprendre mes voyages. (Le Brun 373)²⁰

Le chevalier d'Arvieux (1635-1702), en route pour occuper son poste de consul d'Alep, fait de même, et montre d'ailleurs plus d'intérêt au menu que le consul français de Chypre lui sert qu'à la discussion (482-92). Drummond évoque ses discussions avec le consul anglais Wakeman et le consul français Lemaire sur ce mode, ainsi qu'avec l'évêque de Larnaca (140-41, 146, 153). Il évoque également en ces termes l'audience accordée par le nouveau Pacha, la conversation étant résumée à « some common-place speeches » et « hollow assurances of friendship » (171). L'utilisation de ce mode est ainsi la plus fréquente, vraisemblablement pour des raisons de crédibilité, dans le sens où le dialogue présuppose une retranscription exacte qui s'avère peu plausible mais aussi relève d'une pratique romanesque à laquelle les voyageurs se montrent sensibles.²¹ Il y a également un souci structurel lié à l'économie narrative d'un genre qui

¹⁸ Ce qui correspond bien à la définition proposée par Jan Assmann.

¹⁹ Certains ne mentionnent aucune interaction. C'est le cas de l'ambassadeur à la Porte ottomane, Louis Deshayes de Courmemin, qui ne reste, il est vrai, qu'une journée à Famagouste. Il n'oublie pas cependant de donner une description historique de l'île et de son état jugé désastreux suite à l'occupation ottomane (360-67).

²⁰ Cette curiosité est avant tout graphique. Pour reprendre les mots de Sophie Linon-Chipon, le « dessein » de Le Brun est le « dessin » qu'il peut retirer de son voyage. Un élément précis de cette discussion figure plus loin dans le récit alors que le lecteur apprend que le consul a recommandé au voyageur de se rendre sur un site particulier où « l'on voit les os des hommes et des bêtes qui se sont incorporés à la roche, qui s'entretiennent et qui se sont pétrifiés » (Le Brun 375). Après en avoir détaché un morceau, Le Brun en donne également une illustration (375).

²¹ Pour un exemple très clair de la conscience du voyageur de cette parenté, voir l'article de Uwe Hentschel (414). On retrouve ces deux arguments dans les recommandations concernant l'écriture de l'histoire, genre factuel souvent associé au récit de voyage, dans *l'Encyclopaedia Britannica* (article « History » 596-97).

peine souvent à articuler inventaire et aventure²² et dont la « discontinuité » (Gomez-Géraud 77) doit se plier au cadre mimétique spatio-temporel.

D'autres auteurs ne mentionnent que l'événement de la rencontre, soit de façon purement informative, soit pour servir de support au commentaire. C'est ce que fait Paul Lucas, voyageant en Égypte, Turquie et Perse de 1699 à 1703 : « Quand j'eus rendu mes devoirs à Monsieur le Consul, je fus trouver le marchand où le patron Rosset avait remis mes effets et mes hardes. J'y retrouvai tout, excepté deux montres d'or, et deux montres d'argent. Il me fallut prendre patience ; bienheureux encore d'en être quitte à si bon marché d'un si mal honnête-homme, Dieu le convertisse » (228). Du reste, des informations vraisemblablement obtenues lors d'échanges verbaux sont décrochées de toute situation de communication et amalgamées à d'autres informations extraites d'ouvrages, comme en témoigne explicitement Le Brun : « Quoique je n'aie [pas] pu faire tout le tour de l'île, ni la traverser toute pour la visiter, je ne laisserai pas de rapporter ici ce que les Chypriotes et autres habitants qui y ont demeuré longtemps m'en ont dit, et je laisserai à ceux qui ont quelque connaissance de l'Antiquité, de juger si ce qu'on m'en a dit s'accorde avec la géographie ou s'en éloigne » (382). Chez Lucas, c'est la juxtaposition textuelle de deux attitudes, notamment dans l'évocation des ressources naturelles de Chypre, qui produit un effet d'amalgame. Si les informations données figurent dans toutes les descriptions géographiques de l'île, leur insertion dans le récit varie. Certaines émanent de l'autorité du voyageur sans que la source puisse en être déterminée,²³ d'autres sont attribuées à des tiers que l'on ne peut que supposer être résidents de l'île : « L'on m'a dit, qu'il y avait plusieurs mines d'or et d'argent. . . . L'on m'a assuré aussi qu'il y avait une mine de diamants ; mais les Turcs ne permettent pas que l'on aille fouiller dans les montagnes, où je ne doute point que l'on ne trouvât de très belles choses » (Lucas 231).²⁴ La nature précieuse des ressources ainsi que le témoignage local semblent alors autoriser l'auteur à fantasmer sur les richesses de l'île, ce qui tend *in fine* à décrédibiliser quelque peu ses dires.

Il faut également interroger le silence de la représentation des interactions sociales du voyage. Quittant le cloître de saint Chrysostome, Le Brun fait halte pour la nuit chez un « prêtre grec », suivant en cela une pratique courante du voyageur en Orient (Berchet 7). La frugalité du repas donne lieu à un commentaire sur la pauvreté des prêtres, sans que le lecteur ne sache si les deux hommes ont échangé autre chose que quelques miettes (Le Brun 377-78). L'Autre du voyage peut être vu ici comme un simple objet de discours donnant lieu à une réflexion plus générale, mais aussi comme un élément d'ancrage référentiel du récit. Assujetti à la transcription mimétique du voyage, le récit, « exact et fidèle »,²⁵ doit rendre compte des étapes. De plus, le voyageur précise qu'il fait halte chez un individu plus ou moins identifié, ce qui conforte ce que l'époque nomme *l'air de vérité* de la relation. On retrouve un procédé identique dans le récit de Nicolas Tollot, voyageant en compagnie de Charles-Marie de La Condamine (1701-74) : « Nous arrivâmes à Limassol le quatre septembre à cinq heures du soir ; nous logeâmes

²² L'agronome anglais Arthur Young consacre l'introduction des *Voyages en France* à ce problème (i-viii).

²³ « On peut dire que l'île de Chypre est une des plus belles, et des plus délicieuses de la Méditerranée. Il y croît d'excellents vins, qui peuvent se garder plus de cinquante à soixante années, et plus il est vieux, et meilleur il est. On y prépare de la soie et du coton, et c'est le principal négoce que les Européens y font » (Lucas 231).

²⁴ C'est ainsi que fonctionne également le récit de Drummond.

²⁵ Pour reprendre les termes de la définition du récit par le chevalier de Jaucourt à l'article « Récit » de l'*Encyclopédie* (Diderot 853).

chez un Grec nommé Dimitri, qui fait les affaires de la Nation française dans ce port. Le lendemain cinq, nous montâmes à cheval pour aller voir les ruines du Château de l'ancienne Limassol » (215-16).²⁶

Un autre type d'interaction sociale est en marche avec les guides locaux. Le Brun, décidément peu loquace, indique bien qu'il voyage en compagnie de guides chypriotes mais sans qu'un échange, de quelque nature que ce soit, ne soit explicitement représenté. Sur le site recommandé par le consul, Le Brun note : « Tout autour de la roche je vis plusieurs bouts de cierges appliqués contre les murailles, d'où je jugeai aussitôt que cette place avait été vénérée comme un lieu de dévotion, et l'on me dit en effet que les Grecs y allaient quelquefois faire leurs prières, dans la pensée peut-être que quelques-uns de leurs Saints y sont enterrés » (375). En l'absence de toute détermination spécifique du co-énonciateur, le lecteur ne peut identifier la source de cette réflexion et ne peut apprécier la nature des rapports sociaux entre le voyageur et ses guides. De même, lorsque La Condamine et Tollot visitent les environs de Larnaca, l'auteur met en scène un discours turc portant sur le tombeau où serait enterrée la mère de Mahomet :

À une lieue de là, au-delà des dites Salines, on voit le tombeau de la mère de Mahomet où il y a une mosquée, à côté de laquelle est un petit dôme dans lequel ce tombeau est précieusement renfermé. Le gardien nous permit, par grâce, de regarder à travers les fenêtres qui sont fermées de grilles de fer. Les Trucs prétendent que ce n'est point aux Infidèles à voir des choses si saintes et si sacrées. (214-15).

Sachant que les voyageurs sont accompagnés par un drogman, à quelle source peut donc être attribuée cette affirmation ? Guide, gardien ou source écrite ?

Lorsque Tollot représente les interactions avec « M. Christophie, drogman de la Nation », celles-ci paraissent plutôt ambivalentes (214). Celui-ci s'avère incapable de traduire en français le nom d'un petit animal local, anecdote que justifie peut-être la nécessité de la curiosité mais qui en même temps prend publiquement en défaut le linguiste (214). Ce drogman ne traduit pas ici un échange verbal. Il est simplement utilisé pour nommer une réalité étrangère, ce qui semble témoigner de la volonté des deux Français à ne pas dialoguer avec la population locale, ou tout au moins à ne pas représenter ces échanges éventuels, et donc à occulter l'Autre. En revanche, c'est ce même drogman, par sa connaissance intime des lieux et de ses habitants qui, une nuit, permet aux voyageurs de ne pas être pris pour des corsaires maltais faisant escale pour piller les villages côtiers, événement semble-t-il courant alors. Tollot précise que c'est bien la voix du drogman qui leur permet d'échapper à cette méprise : « Quand ils [les villageois] entendirent la voix du drogman, ils furent rassurés, et nous reçurent dans une cour, où l'on alluma du feu proche lequel [*sic*] nous soupâmes . . . » (222).

D'autres interprètes sont disponibles et représentés dans de réelles situations de communication avec les insulaires. Ainsi, au XVI^e siècle, le botaniste allemand Leonhart Rauwolff, en route vers Tripoli et faisant escale à Salamine, rencontre l'interprète italien du colonel turc en place qui le conduit, lui et ses compagnons, chez ce dernier (12-13). S'ensuit une discussion affable d'une heure environ, non explicitée, mais dont Rauwolff reproduit les questions essentiellement politiques et militaires du Turc. Après avoir expliqué le but de leur venue sur l'île et dévoilé le contenu de leur cargaison, le colonel les interroge sur la position de l'Invincible Armada, les alliances du Roi d'Espagne, la

²⁶ Les deux hommes sont forcés de séjourner à Chypre dans leur tentative de rallier la flotte française devant les reconduire en France.

situation des Huguenots en France, le siège de La Rochelle en 1573 (13). Dans cette représentation, c'est l'interprète qui disparaît au profit du colonel.

Enfin, il est des cas où le voyageur n'est pas présenté comme locuteur mais interlocuteur ;²⁷ du haut des murs de Famagouste, les Turcs invectivent, semble-t-il, Le Brun à passer son chemin. C'est là dans sa relation chypriote la seule fois où l'occupant est mis en scène dans une situation de communication narrativisée : « Après midi, j'allai, accompagné de deux Grecs, à Famagouste pour en voir les dehors ; mais comme j'en approchais trop près, les Turcs me crièrent de dessus les murailles, que je me retirasse. Il fallut donc obéir, et je me détournai vers le bord de la mer où j'allai m'asseoir sur un petit coteau pour dessiner la ville avec le plus de diligence que je pourrais » (Le Brun 374). Tollot rapporte une pratique quelque peu comparable au château de Limassol où, la nuit, pour des raisons défensives, les Turcs criaient à qui veut l'entendre de se tenir éloigné. Bien que relevant plus de la représentation du paysage sonore de l'île que de la communication avec les voyageurs à proprement parler, l'information est intéressante dans la mesure où Tollot a transcrit les paroles de cette mise en garde et rend par là même visible la parole de l'Autre : « Il y a à Limassol un château sur le bord de la mer, pour la sûreté des bâtiments turcs et grecs qui y mouillent, les Turcs y font la garde toute la nuit, et de moments à autre crient de toutes leurs forces. *Sakena à larga*. C'est-à-dire *prenez garde à vous, tenez-vous au large, car nous sommes sur nos gardes* » (218-19).²⁸ La transcription linguistique peut évoquer un effet de lointain, semblable à l'effet produit par l'effet de réel. Il est intéressant d'opposer ce simulacre de représentation directe au commentaire laissé par un Volney empreint de sensualisme²⁹ à propos de la ville d'Alexandrie : « . . . tout avertit le voyageur qu'il est dans un autre monde. . . . [C']est une langue dont les sons barbares et l'accent âcre et guttural effrayent son oreille . . . » (3). Ces premières impressions auditives négatives seront « confirmées » par l'interprétation de l'inventaire, comme le souligne Moussa (« La figure du Turc » 19), et elles expliquent sans doute l'absence de la langue de l'Autre dans sa relation.

Dialogue de sourds, ou comment l'Autre du voyage devient interlocuteur

Il semble en fait que le conflit soit la seule situation donnant lieu à une représentation détaillée de la communication à Chypre. Le conflit agit sur le déroulement du voyage et produit une aventure que l'on pense digne de retenir l'attention du lecteur. Contraints pour des raisons de sécurité de navigation de faire relâche à Paphos, La Condamine et Tollot sont hébergés par un « Grec » pour la durée de leur séjour. Après souper, La Condamine se rend sur une terrasse en hauteur et surprend alors le voisin et son épouse tous deux couchés dans la cour sise en contrebas. Si la narration de Tollot n'a rien de graveleux, la réaction du voisin laisse entendre le contraire puisque celui-ci « ordonna sans doute à sa femme de crier et de dire que le Français qui était logé chez Gaillotte (c'est ainsi que se nommait notre hôte) voulait

²⁷ C'était, apparemment, déjà le cas au XVI^e siècle où les Turcs « raillent [les] occidentaux et surtout se moquent de leur costume » (Joukovsky 45).

²⁸ La typographie vacillante de l'imprimé au XVIII^e siècle ne met pas de guillemets ici mais des italiques. Les deux formes relèvent cependant de la modalisation autonymique (Maingueneau 101-08). Cet épisode n'est pas sans rappeler celui que décrit Deshayes de Courmemin lorsqu'il évoque le bruit organisé la nuit par les Turcs de la ville de Famagouste pour faire croire aux voyageurs qu'il y avait assez d'hommes pour la défendre (364).

²⁹ « C'est en vain que l'on se prépare, par la lecture des livres, au spectacle des usages et des mœurs des Nations ; il y aura toujours loin de l'effet des récits sur l'esprit, à celui des objets sur les sens » (Volney 1)

descendre pour la prendre de force » (225-26). Voulant comprendre de quoi il retourne, La Condamine descend voir son hôte, lui demande des explications et apprend qu'il s'agirait en fait d'une querelle de voisins dont il serait le jouet. La femme se rend alors chez le titaban (« une espèce de juge » [226]) pour porter plainte et celui-ci décide d'emprisonner le logeur. Après avoir refusé de comparaître immédiatement devant le titaban, une discussion indirecte assurée par un aga entre La Condamine et le titaban a lieu le lendemain. Sans autre explication, le lecteur apprend que le logeur peut être libéré sous réserve de payer au titaban la somme d'une piastre (225-30). Le discours indirect utilisé ici, à la différence du discours narrativisé, donne accès au contenu de la discussion. C'est ce qui permet de juger des jalousies de voisinage, de l'arbitraire du titaban et de la capacité de nos deux voyageurs à résister à ce pouvoir.

Laissant cette affaire en suspens et le Grec en cellule, une autre aventure accapare nos deux hommes dans la même ville. La Condamine entreprend de rendre service à un Grec malade rencontré à bord et plus ou moins mourant à terre. La Condamine le fait héberger chez un « papas grec » (232) et veut rapatrier ses effets restés sur le bateau, dont soixante piastres que le Grec veut lui confier pour les remettre au consul de Smyrne, de peur que le titaban local ne les lui confisque. Le cadî ayant été prévenu, il fait convoquer La Condamine pour lui demander, par l'intermédiaire d'un drogman, de lui remettre cet argent, ce que le Français refuse. Au départ de ce dernier, le cadî fait prévenir le titaban qui dépêche des soldats pour arrêter les deux Français (231-35). S'ensuit alors une rocambolesque fuite des deux hommes l'épée à la main à l'issue de laquelle ils seront capturés, cédant « au grand nombre » (244). Entourés par une soixantaine d'hommes d'escorte (!), ils sont conduits chez le titaban pour répondre de leur conduite. Ne cédant sur rien et annonçant sa volonté de déposer plainte, La Condamine finit par obtenir les excuses du Turc, et, en compagnie de Tollot, il quitte l'île le soir même (244-48). L'histoire n'en restera pas là puisque La Condamine adressera une plainte officielle dans un « Commandement adressé au Commandant de l'Île de Chypre, contre le titaban de Bassa » (291), document reprenant les différents événements ayant conduit à leur arrestation (291-94).

Les diverses situations d'énonciation à l'œuvre dans ces deux aventures permettent de mettre en valeur un double contraste entre Orient et Occident. Tout d'abord la probité occidentale s'oppose à la cupidité turque. Ensuite, le lecteur ne peut être qu'intrigué par l'étonnante résistance de ces deux hommes face à la garnison en place. Tollot paraît répondre à la question en confiant : « Je croyais les Turcs plus robustes et plus forts, peut-être ceux-ci, quoique gros et grands, étaient du nombre des faibles ; car à plusieurs reprises nous les avons renversés et étendus sur le pont ... » (244). La dernière scène avec le titaban confirme ce sentiment. La Condamine ne cède pas et s'affirme comme le vainqueur de cette joute orale :

Il [le titaban] fit plusieurs menaces inutiles pour avoir l'argent ; et lorsque il eut cessé de parler, M. de La Condamine lui dit qu'il allait partir pour Constantinople, et que ne nous donnant aucune satisfaction au sujet des mauvais traitements de ses gens, qu'il le ferait punir, puisqu'il ne savait pas punir les autres, qu'il pouvait le tenir pour assuré, parce qu'il était homme de parole. Le titaban fit pour lors ses excuses. . . . (247-48)

Conclusion

Pour le voyageur, en route vers l'ailleurs et s'exposant à la rencontre de l'Autre, la communication peut sembler l'un des enjeux du succès de son entreprise, qu'elle soit

politique, commerciale ou intellectuelle. Or, ici, la communication reste réduite, pour ne pas dire absente des relations. On pourrait envisager dans un premier temps que la question de la langue, impliquant perception (négative chez Volney³⁰) et compréhension (bonne chez Tavernier ou avec un drogman compétent, chez Tollot) pourrait favoriser ou au contraire limiter la représentation du dialogue. Pourrait-on également compléter l'idée de la cécité du voyageur en parlant du *mutisme* de l'Autre du voyage ou plutôt de son *musèlement* ? En fait, en replaçant l'exemple chypriote dans le contexte mondial des relations de voyages aux XVII^e et XVIII^e siècles, la représentation des scènes de dialogue ne montre pas tant un musèlement qu'une instrumentalisation de la parole de l'Autre. Il y a instrumentalisation idéologique dans la visée coloniale des relations des jésuites en Nouvelle France (Ouellet 57-60) ; dans la critique du comportement européen dans les *Mémoires du chevalier d'Arvieux* (Morlin 28) ; ou alors dans la critique de la France chez Lahontan (Melançon 28).³¹ Il y a instrumentalisation personnelle dans le dialogue de sourds entre La Condamine et le titaban, ainsi que dans la relation de Tavernier (Lauthellier 878). Ce processus révèle les contraintes aspectuelles et contextuelles qui pèsent en plus des contraintes génériques sur la représentation de la communication dans le récit de voyage. Ainsi, contrairement aux scènes dialoguées (peu vraisemblables) figurant dans les relations des jésuites en Nouvelle France au XVII^e siècle, il n'y a aucun enjeu colonial à Chypre. Aucun voyageur ne cherche à utiliser l'Autre chypriote pour exprimer un point de vue décentré sur l'Europe. La mise en scène de La Condamine, figure du bon droit et de la raison face au despote turc, dépasse toutefois le cadre personnel pour rejoindre le contexte historique et incarner le clivage entre Orient et Occident, et cela dans un espace géographique déjà pourvu d'un imaginaire articulant cette situation. Confiné à un rôle d'informateur, le Chypriote n'intéresse qu'à distance, dans ses productions (politiques, culturelles, etc.) et non pas en tant qu'individu ou représentant d'un peuple. C'est le Turc qui finit par occuper l'espace de la communication, et, ce faisant, c'est l'Européen qui réaffirme la domination ottomane sur l'île.

Œuvres citées

Assmann, Jan. « Collective Memory and Cultural Identity ». *New German Critique* 65 (1995) : 125-33. JSTOR. Électronique. 5 décembre 2012.

Beauvau, Henry de. *Relation journalière du voyage de Levant fait et décrit par [le] haut et puissant seigneur Henry de Beauvau*. Paris, 1615. Imprimé.

Berchet, Jean-Claude. *Le voyage en Orient*. Paris : Laffont, 1997. Imprimé.

³⁰ Elle peut également être positive comme chez Lahontan. Dans les *Nouveaux voyages de M. le baron de Lahontan dans l'Amérique septentrionale* (1702), les Amérindiens ont un nom et une voix, ce qui s'expliquerait par la sensibilité et le tempérament d'un voyageur plus ouvert que ses prédécesseurs (Melançon 17, 28).

³¹ Chez d'autres, l'instrumentalisation est plus difficile à cerner et finit par servir les deux parties en présence. Pour Chardin, par exemple, le passage complexe de la frontière entre la Mingrélie et la Gourie (actuelles provinces de la Géorgie) culmine dans une longue scène au discours indirect, donnant à lire questions des douaniers et réponses du voyageur, où, si le voyageur ressort grandi de l'échange (qui lui permet de conserver un relatif secret sur les raisons de son voyage), la parole de l'Autre n'est pas réduite à un simple résumé (198-202). Même si l'amplification de la parole rejaillit sur l'importance de la scène et de ses répercussions, cette parole occupe un espace conséquent dans le texte et marque donc la présence de l'Autre dans le voyage et sa relation.

- Blondy, Alain. *Chypre*. Paris : PUF, 1998. Imprimé.
- Chardin, Jean. *Journal du voyage du chevalier Chardin en Perse et aux Indes orientales*. Amsterdam, 1686. Imprimé.
- D'Arvieux, Laurent. *Mémoires du chevalier d'Arvieux*. Éd. Jean-Baptiste Labat. Vol. 5. Paris, 1735. Imprimé. 7 vol.
- Deshayes de Courmemin, Louis. *Voyage de Levant fait par le commandement du roi en l'année 1621*. Paris, 1624. Imprimé.
- Dictionnaire de l'Académie française*. Vol. 1. Paris, 1694. Imprimé. 2 vol.
- Diderot, Denis, et Jean Le Rond d'Alembert, éd. *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. Vol. 13. Paris, 1765. Imprimé.
- Dornier, Carole. « La rhétorique de l'autopsie dans le *Journal de voyage aux Indes orientales* de Robert Challe (1721) ». *Dix-huitième siècle* 39.1 (2007) : 161-74. *Cairn.info*. Électronique. 5 décembre 2012.
- Drummond, Alexander. *Travels through Different Cities of Germany, Italy, Greece, and Several Parts of Asia*. Londres, 1754. Imprimé.
- Duteil-Loizidou, Anna Pouradier. *Consulat de France à Larnaca : Documents inédits pour servir à l'histoire de Chypre*. Nicosie : Centre de recherches scientifiques, 1991. Imprimé.
- Eche, Antoine. « The Shores of Aphrodite's Island : Cyprus and European Travel Memory, 1600-1700 ». *Geocritical Explorations: Space, Place, and Mapping in Literary and Cultural Studies*. Éd. Robert T. Tally, Jr. New York : Palgrave Macmillan, 2011. 91-105. Imprimé.
- Encyclopaedia Britannica : Or, a Dictionary of Arts, Sciences, and Miscellaneous Literature*. 3^e éd. Vol. 8. Edinburgh, 1797. Imprimé.
- Foucault, Michel. *La naissance de la biopolitique*. Paris : Gallimard, 2004. Imprimé.
- Gannier, Odile. *La littérature de voyage*. Paris : Ellipses, 2001. Imprimé.
- Gomez-Géraud, Marie-Christine. *Écrire le voyage en France au XVI^e siècle*. Paris : PUF, 2000. Imprimé.
- Hentschel, Uwe. « 'Les relations de voyages sont la lecture à la mode de notre décennie...' Voyages et loisirs pendant la première guerre de coalition ». *Les voyageurs européens sur les chemins de la guerre et de la paix du temps des Lumières au début du XIX^e siècle*. Éd. Françoise Knopper et Alain Ruiz. Pessac : PUB, 2006. 405-16. Imprimé.
- Jennings, Ronald C. *Christians and Muslims in Ottoman Cyprus and the Mediterranean World, 1571-1640*. New York : New York UP, 1993. Imprimé.
- Joukovsky, Françoise. « Un circuit touristique au XVI^e siècle : Les pèlerinages à Jerusalem ». *Les récits de voyages*. Éd. Alain Niderst. Paris : Nizet, 1986. 38-57. Imprimé.
- Karageorghis, Jacqueline. « Chypre dans la littérature française ». *Syndesmos Ellinon Filologon Kypriou* (1965) : 54-70. Imprimé.
- Lauthellier, Rachel. « Quand le récit de l'aventure supplante la relation de voyage : Le voyage de Perse au XVIII^e siècle ». *RHLF* 104.4 (2004) : 871-86. *JSTOR*. Électronique. 5 décembre 2012.
- Le Brun, Corneille. *Voyage au Levant, traduit du flamand*. Delft, 1700. Imprimé.
- Le pèlerin véritable de la Terre Sainte*. Paris, 1615. Imprimé.
- Linon-Chipon, Sophie. « Le regard de Corneille Le Brun [Cornelius de Bruin] dans son *Voyage au Levant* (1714, 1725) et la mise en image d'Izmir dans quelques récits de voyages des XVII^e et XVIII^e siècles ». Audio de la conférence *Izmir au miroir des*

- voyageurs français et de l'histoire : Colloque franco-turc, 9 au 12 avril 2001 à Izmir, Université de l'Égée. Centre de recherches sur la littérature des voyages, 2001. Électronique. 5 décembre 2012.*
- Lucas, Paul. *Voyage du Sieur Paul Lucas au Levant*. Vol. 1. Paris, 1704. Imprimé.
- Maingueneau, Dominique. *Linguistique pour le texte littéraire*. Paris : Colin, 2005. Imprimé.
- Melançon, Benoît. « Les limites du dialogue : Lahontan, les jésuites, Bougainville ». *Dialogisme culturel au XVIII^e siècle*. Éd. Jean M. Goulemot. Tours : Université de Tours, 1997. 15-30. Imprimé.
- Michael, Michalis N., Matthias Kappler et Efthisios Gavriel, éd. *Ottoman Cyprus : A Collection of Studies on History and Culture*. Wiesbaden : Verlag, 2009. Imprimé.
- Morlin, Isabelle. « Images pittoresques, texte 'romanesque' : La représentation de l'indigène dans le *Voyage* du chevalier d'Arvieux ». *Études littéraires* 37.3 (2006) : 15-36. *Érudit*. Électronique. 5 décembre 2012.
- Moureau, François. *Le théâtre des voyages : Une scénographie de l'Âge classique*. Paris : PUPS, 2005. Imprimé.
- Moussa, Sarga. « La figure du Turc dans les voyages en Orient, de Volney à Gautier ». *KulturPoetik* 5.1 (2005) : 17-30. *JSTOR*. Électronique. 5 décembre 2012.
- . *La relation orientale : Enquête sur la communication dans les récits de voyages en Orient (1811-1861)*. Paris : Klincksieck, 1995. Imprimé.
- Ouellet, Réal. *La relation de voyage en Amérique (XVI^e-XVIII^e siècles)*. Laval : PUL, 2010. Imprimé.
- Pitton de Tournefort, Joseph. *Relation d'un voyage du Levant*. Vol. 1. Paris, 1717. Imprimé. 2 vol.
- Rauwolff, Leonhart. « Dr. Leonhart Rauwolff's Travels into the Eastern Countries ». Trad. Nicholas Staphorst. *A Collection of Curious Travels and Voyages*. Éd. John Ray. Vol. 2. Londres, 1738. 1-338. Imprimé.
- Roche, Daniel. *Humeurs vagabondes : De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*. Paris : Fayard, 2003. Imprimé.
- Spon, Jacob. *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant*. Vol. 1. Lyon, 1678. Imprimé. 3 vol.
- Tavernier, Jean-Baptiste. *Les six voyages de Jean-Baptiste Tavernier ... qu'il a fait en Turquie, en Perse et aux Indes*. Paris, 1676. Imprimé.
- Thomson, Ann. « L'Europe des Lumières et le monde musulman. Une altérité ambiguë ». *Cromohs* 10 (2005) : 1-11. Électronique. 5 décembre 2012.
- Tinguely, Frédéric. *L'écriture du Levant à la Renaissance*. Genève : Droz, 2000. Imprimé.
- Tollot, Nicolas. *Nouveau voyage fait au Levant ès années 1731 et 1732*. Paris : Duran, 1742. Imprimé.
- Van der Cruysse, Dirk. *Le noble désir de courir le monde : Voyager en Asie au XVII^e siècle*. Paris : Fayard, 2002. Imprimé.
- Volney, Constantin-François. *Voyage en Syrie et en Égypte pendant les années 1783, 1784 et 1785*. Vol. 1. Paris, 1787. Imprimé.
- Voltaire. *La Henriade. Œuvres complètes*. Vol. 8. Paris : Garnier, 1877. 43-263 Imprimé.
- Westphal, Bertrand. Préface. *Le rivage des mythes : Une géocritique méditerranéenne*. Éd. Bertrand Westphal. Limoges : PUL, 2001. 7-10. Imprimé.
- Yerasimos, Stéphane. *Les voyageurs dans l'empire ottoman : XIV-XVI^e siècles*. Ankara : Imprimerie de la société turque d'histoire, 1991. Imprimé.

Young, Arthur. *Voyages en France, dans les années 1787—88—89 et 90*. Vol. 1. Trad. F. S. Paris, 1794. Imprimé. 3 vol.